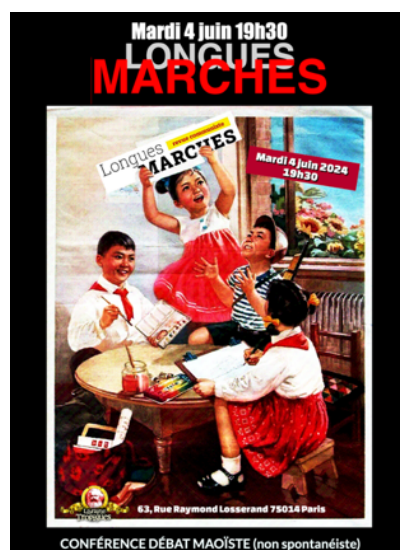


[AUTOUR DE LA REVUE]

RENCONTRE PARISIENNE DU 4 JUIN 2024

Vidéo : <https://youtu.be/lkDNdYRAyuU>

Introduction à la soirée

Il s'agit d'introduire à nos échanges de ce soir plus que de faire une présentation exhaustive de la Revue.

Nature de la Revue

Nous commencerons par dire ce qu'elle n'est pas pour lever tout malentendu et mieux cerner son objet

Ce n'est pas une revue d'organisation soutenant une ligne politique avec ses mots d'ordre, son travail de masse, ses formes organisées. Nous n'en sommes pas là. Son objectif est de contribuer à reconstituer une intellectualité politique communiste créatrice permettant de s'orienter dans les dramatiques temps présents en créant l'entour réflexif et subjectif nécessaire à la résurgence d'une politique d'émancipation. La Revue constitue un appel à la production de cette intellectualité.

Ce n'est pas évidemment une revue académique développant une théorie séparée des enjeux politiques.

Ce n'est pas une revue qui aurait pour finalité de critiquer le capitalisme contemporain ou commenter les turpitudes du parlementarisme. Nous ne nous interdisons pas de développer une intelligibilité critique du capitalisme mondialisé et de ses aventures politiques tant elle est nécessaire à l'affirmation d'une politique d'émancipation s'énonçant politique contre politique. Tant elle fait défaut aussi sur bien des points où nous avons en termes de pensée accumulé un retard considérable. Mais la critique n'est pas la finalité, toute critique restant prise dans les rets de la politique qu'elle dénonce tant qu'elle n'a pas servi à construire l'énoncé positif qui lui permet d'y échapper.

Ce n'est pas non plus une revue dogmatique s'exerçant à ressasser des cadres intellectuels anciens plaqués sur une situation politique qui n'est plus celle pour laquelle ils ont été élaborés. Nous sommes clairement dans une nouvelle étape de l'orientation communiste après celle fondatrice du 19^{ème} et celle des révolutions ayant enfanté des États socialistes au 20^{ème}. Cette nouvelle étape implique de nouveaux référents intellectuels, de nouvelles questions, de nouveaux concepts.

Trois convictions

Trois convictions ont justifié le passage à l'acte de la création de cette Revue : un sentiment d'urgence, l'impératif de l'effort, l'existence de points d'appui.

L'urgence

Nul besoin de dresser un long tableau du monde actuel pour justifier le sentiment d'urgence nous ayant conduit à la création de la Revue. **Une impuissance collective** ayant de profonds effets sur les subjectivités individuelles est dramatiquement exposée à des politiques criminelles (Gaza, prémisses d'une guerre mondiale) et à la privatisation bestiale et sans limites du monde. On connaît les raisons de cette situation : la disparition de tout horizon politique émancipateur organisé. Ne rencontrant aucun obstacle, l'embrasement réactionnaire s'alimente de lui-même jusqu'à des ivresses dangereuses. Il ne reste vraiment pas beaucoup de temps pour espérer contenir ces ivresses en réouvrant l'horizon mobilisateur d'une politique d'émancipation. Nous nous sommes sentis requis par cette tâche. Sortir de la déploration et du commentaire géopolitique qui restent internes à l'état des choses. Penser que cette tâche peut mobiliser d'autres ardeurs que la nôtre.

L'effort

Redéployer une orientation communiste propre à ce siècle est un immense travail auquel l'humanité doit se confronter. Nous n'en sommes qu'à l'amorce mais nous mesurons déjà l'effort et les ressources que cette amorce suppose. D'autant que nous avons, comme souligné plus haut, accumulé **un retard**.

Un retard tout d'abord sur le bilan de ce qu'a été l'expérience communiste au 20^{ème} siècle, non pas tant la caractérisation critique de cette expérience (l'étatisation de la politique révolutionnaire et l'absence de perspectives communistes dans l'édification du socialisme en Union soviétique et en Chine) que l'absence de bilan des éléments communistes ayant été expérimentés dans la séquence communiste (1958-1976) de la révolution chinoise ¹.

Un retard ensuite sur une orientation communiste opposable aux orientations politiques du capitalisme contemporain. Un retard sur un travail produisant son orientation propre sur l'écologie, la guerre, les nouvelles formes d'exploitation, la division sociale de l'espace, les rapports entre les peuples... Qu'est-ce qu'une orientation émancipatrice sur ces points ? La Revue se propose de travailler et d'inviter à travailler à cela, sous toutes les formes possibles : contributions, discussions, rubriques nouvelles. Construire pas à pas un outil pour une nouvelle réflexivité communiste.

Cinq points d'appui

L'effort peut paraître prométhéen mais nous ne partons pas de rien.

1

Renouvelant les fameuses trois sources du marxisme, nous avons proposé d'adosser l'intellectualité politique communiste à **trois ressources contemporaines** : l'histoire politique, nommément l'invention communiste des communes populaires en Chine ; la philosophie française du sujet, de Bachelard à Badiou ; la pensée mathématique moderne, ignorée par le marxisme mais productrice de concepts dialectiques pertinents.

2

Deuxième point d'appui : tirer parti de **toutes les modalités existantes de pensée** (sciences arts, politique, amour). D'où la diversité des rubriques allant de la modernité picturale à l'examen serré d'événements politiques.

3

Troisième point d'appui : la **dimension internationale** de la Revue. C'est un point vital que d'inscrire d'emblée le travail d'élaboration d'une nouvelle orientation communiste dans un cadre international non seulement par les sujets abordés mais aussi par la nature des contributions, l'organisation de discussions

¹ A l'exception notable de quelques travaux remarquables comme celui d'A. Russo discuté dans les trois premiers numéros de la Revue.

comme nous avons commencé de le faire avec A. Russo, un focus sur les situations brûlantes ou porteuses d'enseignements et enfin l'audience, la Revue étant traduite en quatre langues.

4

Quatrième point d'appui : l'indispensable **travail d'étude**.

5

Dernier point d'appui : placer la Revue sous le signe d'une **exploration du subjectif**. Développons-le.

D'une subjectivité communiste contemporaine

Que peut être aujourd'hui une subjectivité communiste ? On sait que c'est un facteur décisif de l'engagement et la condition d'apparition de militants de cette cause, particulièrement dans la jeune génération qui n'a pas traversé l'étape précédente de l'orientation communiste.

La subjectivité communiste a différentes dimensions.

Une **dimension stratégique** qui donne sens à l'engagement et passe par la reconstitution du communisme comme espace des possibles ici et maintenant et non comme une douteuse utopie. Il faut en trouver les contenus et les formes.

Une **dimension collective** également où le collectif n'est pas assigné à un contenu objectif, l'intérêt de classe comme dans la tradition marxiste, ni ne procède d'une garantie organisationnelle mais consiste en une forme de subjectivité particulière. Quelles pourraient être aujourd'hui les formes de subjectivité collective ? Quelles seraient les voies de leur émergence ?

Nous avons sur ce point une hypothèse de travail qui a trouvé dans la Revue sa **rubrique « Échapper aux nihilismes »**, rubrique que nous conseillons de suivre attentivement. Dans une situation qui n'est pas portée par une espérance collective, si forte auparavant mais aujourd'hui défaite par l'échec de la période des États socialistes et l'absence de son bilan, laissant sur le sable une humanité désorientée, il est vain d'attendre une réponse d'ensemble qui soit à la hauteur de la dévastation subjective que connaît le monde contemporain. Il n'y a aujourd'hui ni les forces, ni l'organisation, ni même la confiance collective qui soutiendraient la capacité de l'humanité à s'affirmer à nouveau comme une puissance émancipatrice.

Il faut dès lors **changer l'échelle** de la manifestation de cette puissance. Soyons matérialistes : cette puissance s'enracine aujourd'hui dans les subjectivités individuelles. Car il y a toujours et parfois plus que jamais des personnes qui tiennent, dans une situation donnée, une position subjective affirmative de portée émancipatrice dans leur vie, leur travail ou leurs activités diverses. C'est ce que nous appelons « **tenir un point** ». Sa particularité est d'être tenu par une personne particulière dans une situation singulière mais reconnu par d'autres pour sa puissance émancipatrice même s'ils ne sont pas eux-mêmes dans cette situation. Le point tenu cristallise une universalité singulière qui, manifestant une capacité de s'excepter du « il n'y a que ce qu'il y a », encourage ceux qui se reconnaissent dans ce point à tenir à leur tour leur propre point. Ainsi se crée par résonance d'une subjectivité sur l'autre non un programme qu'il s'agirait de réaliser mais un réseau dynamique de points qui permet de faire face de manière créatrice au vent mauvais du nihilisme, un réseau de points qui permet d'ek-sister dans un rapport de confiance collective fondé sur l'engagement de subjectivités individuelles. Nous avons à ce sujet parlé d'une « **acupuncture militante** ».



Urgence, effort, points d'appui : il s'agit de bâtir quelque chose qui sera le résultat contingent de contributions, d'interpellations, de discussions, d'ouvertures intellectuelles qui se révéleront certaines productives et d'autres improductives, ce que Lévi-Strauss appelle un **bricolage** intellectuel par opposition au bel ordonnancement de l'ingénieur. **Faire avec les moyens du bord mais le faire**.

Bricolons ensemble.



Reine Cohen

Pour dire ce que j'attends de la revue *Longues Marches*, il me faut partir de ce que je saisis et de ce qui me saisit dans l'idée communiste : **l'idée de l'humanité** telle que nous la considérons, telle que nous la désirons, dans sa capacité à s'émanciper des rapports de domination.

Ces rapports de domination comme seul mode d'organisation caractérisent l'espèce humaine et non ce qui mérite, à nos yeux, d'être appelé « *humanité* ».

Espèce humaine : une espèce animale parmi d'autres, et dont la surpuissance, qui s'exerce sans horizon autre que la loi « naturelle » du plus fort, en fait l'espèce la plus redoutable, la plus prédatrice, la plus destructrice. Espèce animale, donc entièrement déterminée par son être biologique.

Ce qui organise le passage entre le « je » et le « nous » définit **l'humanité** selon des orientations incompatibles, entre lesquelles il faut choisir.

J. Chapoutot, dans son livre *La révolution culturelle nazie*, soutient la thèse forte, et qui permet de penser le nazisme comme orientation politique, que le geste nazi est le remplacement du paradigme culturel par le paradigme biologique.

Le paradigme biologique rabat l'humanité sur l'espèce humaine, espèce animale répartie selon des sous-espèces, des races, dont les spécimens, les individus, ne sont que les exemplaires identiques de la réalisation de leur programme génétique. L'histoire de ce désastre devient lisible à partir de cette thèse, hors la thématique pétrifiante et stérile pour la pensée, du *Mal Absolu*.

Contre le paradigme biologique, qui décrit l'humanité comme définie par la réalisation des processus biologiques de sa permanence comme reproduction (ou de sa reproduction comme permanence), on soutiendra le caractère déterminant des **processus de symbolisation** psychiques et politiques (qu'on pourra dire aussi « processus de 'dé-naturation' ou de 'dé-naturalisation' »), dont se soutiennent :

- d'une part, **l'humanisation du petit « animal humain »** (animal fictif d'un état préhumain antérieur à l'entrée dans le langage), qui permet l'émergence des sujets, tissés en écart, entre l'identité et l'altérité qui les lient à eux-mêmes et aux autres ;
- d'autre part, **l'apparition d'un pluriel** composé, tissé de liens singuliers (distinct du pluriel-de-l'espèce, « nous » constitué de et réduit à l'addition des spécimens équivalents), pluriel constituant d'où s'énonce un « nous » d'une autre nature, celui qui soutient, par exemple, François Villon et son *Frères humains qui après nous vivez*.

Me revient le souvenir de propos entendus, dans ma sphère professionnelle, adossant le pluriel à la référence biologique (au moment où la « psychiatrie biologique » - véritable oxymore - commençait d'étendre son emprise dans les discours). Deux interlocuteurs distincts ont prononcé ces phrases inoubliables : « *Il n'y a pas d'incompatibilité entre la psychanalyse et les neurosciences, nous sommes tous d'accord, nous parlons avec des molécules* » (dit par un psychiatre, professeur d'université, se disant psychanalyste) ; et « *De toute façon, c'est reconnu, nous sommes de grands primates* » (dit par un jeune interne, nourri à la psychiatrie biologique). Je me souviens de leur perplexité gênée, quand je leur ai demandé, à chaque fois, s'ils pouvaient dire la même phrase à la première personne du singulier. Expérience langagière probante : ils ne pouvaient pas.

Le *devenir-Humanité* de l'humanité, c'est le processus (interminable ?) par lequel elle surmonte son être animal, condition pour que sa puissance ne se voue pas à la destruction.

Que l'idée communiste, dans son sens le plus large, ait fait sens pour l'humanité tout entière a permis des victoires, celles de l'époque des révolutions.

Cette époque (coïncide-t-elle avec l'époque moderne, dont il se dit qu'elle aussi s'achève ?) a été celle où, à échelle générale, l'hypothèse d'une sortie des rapports de domination était soutenue ; même dans des processus d'émancipation localisés et limités dans le temps, ce qui est advenu (grandes et petites révolutions, mouvements populaires, guerres de libération, etc.) a fait sens pour l'humanité tout entière. Cette époque est pour l'instant close. Sans doute les problèmes posés par les victoires n'ont-ils pu être résolus, peut-être la victoire entraîne-t-elle, « naturellement », « spontanément », une ivresse qui interrompt, par l'installation dans l'excès de la jouissance, voire dans la jouissance de l'excès (serait-ce une désignation acceptable de la domination ?), le processus interminable du devenir-humain (en minuscule et ridicule, on se souvient du « *on a gagné !* » de mai 81, chanté là par beaucoup qui n'avaient pas mené grand combat et se réjouissaient de ne plus avoir à le faire). Un livre, écrit en 1984 par Jadwiga

Staniszkis, à propos de ce qui se passait dans la Pologne de Solidarnosc, avait pour titre *La Révolution autolimitée*. Autant que je me souviene, il y était plutôt question de la tactique du mouvement pour ne pas venir en conflit frontal avec le pouvoir, pour tenir compte de la dissymétrie de puissance. Mais le titre me revient, comme en fond sonore de la question qui, me semble-t-il, est restée en souffrance « **que faire de la victoire ?** ». Comme me revient aussi ce passage de *l'Écharpe Rouge* d'Alain Badiou, dans le chapitre/mouvement/scène titré *Chœur de la divisible défaite* :

Encore une fois, notre effort n'a pu forcer les termes du litige à franchir

Le seuil du renversement de leurs places

Ce renversement des places, est-ce le nom de cette « étape nécessaire » de l'État Socialiste, dont l'installation vient faire, au nom du marxisme, obstacle à l'abolition des classes et de l'État ? Est-ce ce qui conduit à ce que Mao appellera « la bourgeoisie dans le Parti » ; est-ce la cause interne de l'échec, que la Révolution Culturelle ne parviendra pas à défaire durablement et à échelle suffisante ? J'avoue ici (après tout nous sommes entre amis, entre presque amis, entre futurs amis, peut-être) qu'il m'a fallu un temps ridiculement long pour **comprendre ce nom « Révolution Culturelle »**, prise que j'étais dans le sens historique habituel du mot Révolution, qui convoquait l'affrontement violent, armé ; « culturelle » se dit de la **révolution qui mobilise en premier lieu les moyens de la pensée**, qui soutient, là où elle passait pour inexistante, là où elle n'était pas reconnue, dans le peuple, chez les « pas éduqués », l'existence d'une pensée, qui peut devenir collective, articulée, transformatrice. Peut-être là, la source de la méfiance hostile, imputée à la GRCP, à l'égard des intellectuels, des lettrés : ceux pour qui la pensée, plus qu'une capacité de l'humanité générique, instituait un statut et une place privilégiés dans l'organisation des rapports de pouvoir.

Mais aujourd'hui, pas de victoire en vue. Plus loin, dans le même *Chœur de la divisible défaite*, on lit :

C'est l'heure partagée du compte et de la connaissance, le temps de la tension par quoi, pour les vaincus,

La mauvaise chose d'échouer se change en l'excellence combative d'un savoir.

Et plus loin encore, à la toute fin de ce *Chœur* :

C'est la mémoire populaire tenace qui fait dans le monde ce grand trou au travers duquel est planté, de siècle en siècle, le sémaphore du communisme !

Peuples de tous les temps ! De tous les lieux ! Vous êtes parmi nous !

Il faut faire bilan de l'échec des révolutions sans céder sur l'humanité comme se constituant dans son propre mouvement d'émancipation.

À échelle mondiale, la situation des rapports de force entre les orientations quant à **ce qu'on appelle humanité** paraît aujourd'hui désespérante. Règnent presque exclusivement, presque partout, la « loi naturelle » de la force et ses ravages : ravage des individus de l'espèce humaine que leur « faiblesse » rend sans valeur aux yeux des dominants (*il y a ceux qui ont réussi et ceux qui ne sont rien*, a dit Macron, un mois après son intronisation) ; ravage des autres espèces et plus globalement de la nature, que les maîtres de *l'espèce-des-maîtres-du-monde* s'approprient ou détruisent sans limites. Cependant, l'humanité, comme subjectivité individuelle et collective se distinguant de son déterminisme biologique (s'en distinguer n'est pas le nier), consiste justement dans la capacité de soutenir et d'œuvrer à la possibilité de ce qui est déclaré « objectivement » impossible.

Hugo écrit, dans le Tome IV des *Misérables* (*l'Épopée rue Saint-Denis*) :

*Il (Marius) était obligé de faire un effort d'esprit pour se rappeler que tout ce qui l'entourait était réel. Marius avait trop peu vécu encore pour savoir que **rien n'est plus imminent que l'impossible**, et que **ce qu'il faut toujours prévoir, c'est l'imprévu**. Il assistait à son propre drame comme à une pièce qu'on ne comprend pas.*

Il y a aujourd'hui, dans ce monde dévasté par la violence de la domination, des lieux, des pratiques, des sujets, qui constituent, parfois à leur insu, sans référence explicite à l'idée communiste, des « **éclats de communisme** ». Ces éclats, créations en excès sur leurs conditions objectives, témoignent pour l'humanité vouée à la vie au-delà de la survie, c'est-à-dire au surpassement du destin biologique de l'espèce. Art et science adressés à tous, enseignement et soin sous l'axiome de l'égalité en humanité, ces éclats, entre autres, manifestent que tout geste de création en excès sur son auteur ouvre, pour le destinataire de ce geste, la perspective d'un excès sur lui-même.

Humanité, c'est aussi le nom de l'histoire de ce nom. Dans le monde de l'espèce humaine, monde sans histoire, monde consumé dans un présent désorienté, où **le devoir de mémoire est en réalité le sarcophage où gît l'histoire momifiée**, mortifiée, d'une humanité absente, il y a des traces de **ce dont l'humanité a été, et donc est toujours, capable**. Traces des tentatives, des réussites, des retournements, des impasses. Enseignements nécessaires pour les recommencements à venir. Chacun de nous, seul, a trop peu vécu pour savoir, mais le savoir que détiennent les traces est gigantesque.

Voilà donc ce que j'attends de la revue *Longues Marches*. Que, dans la précarité d'un présent balbutiant l'imminence de l'impossible, soient recueillis **les éclats de communisme**. Que s'y inscrivent, revivifiées, les traces éparses, dont les enseignements nous permettent de ne pas assister à notre propre drame comme à une pièce que l'on ne comprend pas.

• • •